

### XIII

## CONVERSION DU GEOLIER DE PHILIPPES (1)

Actes XVI, 24 à 34

Voilà à coup sûr une des plus belles histoires de conversions que contienne la Bible. Sa rapidité nous frappe, aussi bien que son caractère décisif. Nous concerne-t-elle ? Est-elle propre à nous servir de modèle ? On comprend que des hésitations se soient produites à cet égard. Ce geôlier était païen ; il ignorait complètement le vrai Dieu ; il n'avait jamais entendu parler de Jésus-Christ ; avant la nuit mémorable où nous faisons sa connaissance, il ne s'était sans doute jamais occupé de son salut. A tous ces égards, notre expérience est l'exact contre-pied de la sienne. Ne peut-on pas en conclure que nous sommes dispensés d'un changement aussi radical ? En ce qui nous concerne, n'est-ce pas de progrès, d'amendement si l'on veut, qu'il faut parler, plutôt que de conversion ? Jésus-Christ ne l'a pas pensé. Il dit à Nico-

(1) Dernier sermon prêché par M. Babut.

dème, qui n'était pas un païen mais un savant et pieux docteur juif : « Il faut que vous naissiez de nouveau... Sans nouvelle naissance, nul n'entrera dans le Royaume de Dieu. » (1)

Or, le christianisme superficiel, traditionnel, presque purement intellectuel, qui est commun à tous les membres nominaux de l'Eglise, est loin d'impliquer la nouvelle naissance. Ce fait a toujours été évident pour tout esprit attentif ; aujourd'hui il éclate à tous les yeux. C'est ce christianisme-là qui avait fait faillite. Comme il fait abstraction de la conversion, il n'est pas moins impuissant à régénérer les peuples qu'à sanctifier les âmes. Il est donc nécessaire que chacun de nous s'examine devant Dieu sur ce point capital et il y aura grand profit pour nous à étudier de notre mieux l'exemple du geôlier. Les deux objets sur lesquels j'appellerai votre attention sont les suivants : les causes et les effets de la conversion du geôlier ; comment il devint un homme nouveau et comment il montra qu'il l'était devenu. O Dieu ! que n'as-tu pas fait pour amener chez ce pauvre païen cet admirable changement ! Incident miraculeux, souffrances et persécution de tes serviteurs, témoignage du plus grand de tes apôtres, rien ne t'a coûté pour cela. Nous faisons appel à cette même puissance et à cette même miséricorde,

(1) Jean III, 5, 7.

qui n'ont pas cessé d'avoir en vue la conversion du pécheur, pour qu'elles travaillent aujourd'hui à cette même œuvre pour nous, parmi nous, en nous.

## I

Ce qui a déclanché, pour employer une expression fréquemment usitée aujourd'hui, cette crise religieuse et morale dont la conversion du geôlier fut le résultat, c'est certainement le tremblement de terre. Cet événement extraordinaire, et même surnaturel par certains côtés, arracha tout-à-coup cet homme à la sécurité et à l'indifférence dans lesquelles il était plongé. La veille au soir, il avait enfermé dans des cepts ou souliers de fer les pieds de Paul et de Silas, sans les faire souffrir exprès, je veux le croire, mais aussi sans s'émouvoir de leurs souffrances ; puis, après s'être assuré que tout était en bon état dans la prison, il s'était endormi. Mais quel réveil ! Que se passe-t-il ? Les fondements du vieil édifice sont ébranlés comme s'il allait s'écrouler sur ses habitants. Le geôlier constate avec effroi que les portes des cachots sont ouvertes. Plus de doute : les prisonniers se sont enfuis ; le malheureux gardien de la prison se persuade qu'il en sera rendu responsable.

Il se voit donc perdu, et se laisse égarer au point que, sans même rechercher si ses craintes sont fondées, il tire son épée et veut se donner la mort. Mais, ô nouvelle surprise bien différente de la précédente ! une intervention inattendue l'arrête. Une voix bienveillante et fraternelle, celle d'un de ses prisonniers, lui crie : « Ne te fais point de mal, nous sommes tous ici ! » Revenu à lui-même, le geôlier fait de la lumière ; il constate que l'étonnante assertion qu'il vient d'entendre est vraie. Une révolution s'opère dans son âme ; une nouvelle et inexprimable émotion s'empare de lui. Il ne songe plus à la colère de ses chefs, mais à sa propre misère morale qu'il vient de découvrir. Il se jette aux pieds de ses prisonniers et, à ceux qui viennent de lui sauver la vie, il demande le secret et le moyen d'un autre et d'un plus grand salut, qui désormais occupe seul toute sa pensée : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

Ainsi, il n'est pas rare qu'une conversion soit amenée par un événement qui peut paraître fortuit, mais qui est en réalité un coup de la Providence, par lequel le pécheur est ébranlé, bouleversé, mis subitement en face des éternelles réalités de la vie et de la mort. Telle fut pour l'enfant prodigue la grande famine qui, brusquement, interrompit le cours de ses folies et de ses débauches. Telles ont dû être pour nous tous, il y a deux ans, la déclaration et l'explosion subite de la

guerre. C'était vraiment comme le tremblement de terre de Philippes. A quiconque a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, ces événements imprévus et terribles ont dû apprendre ce que le tremblement de terre apprit au geôlier, à savoir que nul ne peut compter sur le lendemain ; que rien n'est plus fragile que notre bonheur et nos espérances terrestres ; que, d'un instant à l'autre, un incident fatal peut nous amener au bord du désespoir et du suicide ; que par conséquent l'homme, qui est fait pour l'immortalité, est insensé s'il s'enchaîne aux biens périssables et s'il croit se satisfaire par leur possession ; il n'y a de stable et d'absolument désirable que le salut, c'est-à-dire l'accord avec Dieu, qu'aucune puissance terrestre ne peut nous ravir. Voilà ce que tous les hommes, en tout cas ceux qui ont une étincelle de foi, auraient dû se dire dès qu'a éclaté le coup de foudre de 1914. Une levée en masse pour la prière aurait dû se joindre à la levée en masse pour le combat. Nos temples auraient dû devenir trop étroits pour la multitude des adorateurs ; partout les chrétiens auraient dû se donner de fréquents rendez-vous de prière, s'humilier sous la puissante main de Dieu et implorer ensemble la délivrance ; de cœurs émus et contrits, aurait dû, en tous lieux, s'élever vers le ciel la question du geôlier : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » et la réponse de Paul : « Crois au Seigneur Jésus

et tu seras sauvé, » aurait dû se faire entendre parmi nous, armée d'une puissance nouvelle, et provoquer un élan de foi et d'actions de grâces. Si tout cela ne s'est produit que dans des limites très restreintes et dans des cas tout-à-fait exceptionnels, il ne faut pas nous étonner que l'exaucement visible de nos prières pour le salut de notre patrie et pour la fin de la guerre, semble reculer devant nous. Il est nécessaire que la main de Dieu continue à s'appesantir sur nous jusqu'à ce que, comme le psalmiste, nous confessions nos transgressions à l'Éternel, et qu'ainsi Dieu puisse ôter la peine de notre péché. Plus les calamités qui nous accablent sont grandes et inouïes, plus elles devraient provoquer un mouvement général et décisif de retour vers Dieu. Si vous n'avez pas encore compris que tout autre intérêt et tout autre question sont secondaires, comparés à la question du salut, quand le comprendrez-vous ?

S'il appartient à l'homme de poser la question du salut, la réponse ne peut venir que de Dieu. Le second moyen par lequel fut amenée la conversion du geôlier fut la prédication de l'apôtre Paul. L'historien des Actes ne nous a conservé qu'un résumé des plus succincts de ce discours : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. » Nous aimerions connaître les développements où entra saint Paul et comment il s'y prit pour exposer, en un temps si court, la vérité chré-

tienne à quelqu'un pour qui elle était absolument nouvelle. Quel chemin l'Esprit de Dieu peut faire parcourir à une âme dans une couple d'heures ! Sans doute, Paul dit à son interlocuteur : « Ta question n'est que trop justifiée. Oui, tu as besoin d'être sauvé, comme tout homme, juif ou païen, comme moi-même avant de connaître Jésus-Christ; car tu as péché contre Dieu. Tes œuvres et tes efforts ne peuvent pas racheter une seule de tes fautes ; tu as attiré sur ton âme, par le juste jugement de Dieu, la condamnation et la mort. Il n'y a de salut pour personne sur le terrain de la loi, écrite ou non écrite. Mais Dieu, dans sa grande miséricorde, a trouvé bon de sauver les pécheurs en les justifiant gratuitement par sa grâce. Il leur a envoyé un Sauveur, son propre Fils, qui est venu réparer le péché du monde par sa mort sur la croix. » — C'est vers la croix que Paul dut diriger les regards du geôlier ; c'est là qu'il montra le Saint et le Juste prenant notre place pour nous donner la sienne ; mourant de la mort d'un criminel afin de nous assurer les privilèges de l'enfant de Dieu et de nous réconcilier avec lui. Puis il montra le Fils de Dieu ressuscité pour notre justification après avoir été livré pour nos offenses. C'est ici surtout que l'apôtre fut persuasif, irrésistible et que sa parole eut tout-à-fait la valeur d'un témoignage personnel. « Ce Christ, dit-il, annoncé par les prophètes, unique espérance du genre humain,

je l'ai méconnu, haï, persécuté; j'ai fait tout ce qui était en moi pour anéantir son nom et son Eglise. Mais, sur le chemin de Damas, il m'est apparu rayonnant de gloire et de charité en même temps; je suis tombé à ses pieds en lui disant: Que veux-tu que je fasse? Il m'a relevé, pardonné, sauvé; il m'a fait goûter pour la première fois cette paix avec Dieu après laquelle ton âme soupire; désormais, si je vis encore dans la chair, je vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est donné lui-même pour moi. Il a fait de moi son serviteur et son témoin; je n'ai plus d'autre but ni d'autre intérêt en ce monde que de faire connaître son Evangile et d'avancer son règne.» — Sansdoute, mes frères, je ne réussis que très imparfaitement à retrouver ce discours de Paul; l'expression de son visage, les larmes qui l'inondaient peut-être, l'accent de sa voix, la vue de ses plaies devaient donner à ses paroles une puissance dont nous ne parvenons pas à nous faire une idée. Mais le point sur lequel je ne puis me tromper et qu'il importe avant tout de retenir, c'est que la prédication qui amène la conversion est un témoignage rendu au Christ Sauveur et à sa croix. Faisons de l'actualité tant que nous le pouvons dans nos prédications; consolons les affligés, soulageons les cœurs inquiets, entretenons de notre mieux la flamme sacrée du patriotisme; mais n'oublions jamais qu'au fond de



toutes les autres questions, il y a la question du salut ; que nous ne sommes de fidèles serviteurs du Christ qu'à la condition de lui faire la place souveraine et centrale qui lui appartient, et qu'il n'y a pas d'autre solution évangélique de cette question que celle qui est résumée dans notre texte : « Crois au Seigneur Jésus-Christ et tu seras sauvé, toi et ta maison. »

Les paroles de Paul et de Silas, toutes pleines qu'elles étaient de la vertu du Saint-Esprit, n'auraient pas exercé sur le geôlier une influence aussi prompte et aussi décisive si elles n'avaient pas été appuyées par leur exemple. Ce qu'il a vu contribue à sa conversion tout autant que ce qu'il a entendu. Au milieu de la nuit, les apôtres sont en prières et ils chantent les louanges de Dieu. D'autres peut-être se seraient occupés à rédiger une protestation contre les violences illégales et les indignités dont ils avaient été les victimes. D'autres se seraient étonnés ou se seraient plaints que Dieu les eût livrés sans défense à la méchanceté de leurs ennemis. Au lieu de cela, ils chantent ses louanges. Voilà bien de quoi confondre le geôlier. « Quelle différence, se dit-il, entre ma religion et celle de ces gens-là ! Je me suis plus d'une fois efforcé d'obtenir par mes offrandes la protection intéressée de mes dieux ; bien souvent je n'ai pas eu à me louer d'eux, mais plutôt à me plaindre de leur indifférence et de leur ingрати-

tude. Qui me sauvera de la crainte de la divinité ? qui m'apprendra une religion toute faite de confiance et d'amour ? qui me révélera un dieu comme celui de mes prisonniers, un dieu par lequel en tout temps on se sente béni et qu'on ne se lasse pas de bénir ? Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

L'attitude de Paul et de Silas devient plus étonnante encore en face du tremblement de terre, c'est-à-dire d'un bouleversement de la nature qui, d'une part, semble les menacer de mort, d'autre part leur offre une occasion inattendue d'échapper à leurs persécuteurs et de recouvrer leur liberté. Nous avons constaté que le geôlier, lui, est complètement bouleversé et que, sans l'intervention secourable de Paul, il allait se donner la mort. Paul et Silas ne paraissent avoir éprouvé aucune frayeur ; ils se savent et se sentent entre les mains de Dieu ; ils ne doutent pas que ce qui arrive ne doive concourir à leur bien et à l'avancement du règne de Dieu. Par leur calme et leur entière possession d'eux-mêmes, ils retiennent les autres prisonniers et les empêchent de s'enfuir. C'est ici que l'étonnement du geôlier est porté à son comble. « Qui sont donc ces hommes-là, dit-il, qui ne tremblent pas quand la terre tremble et que le bouleversement de la nature laisse aussi tranquilles que l'enfant qui repose sur le sein de sa mère ? Comme il faut qu'ils soient d'accord avec

la divinité et sûrs de sa protection ! Evidemment, ils sont en possession d'un trésor que rien ne peut leur ravir, ils savent que rien ne les séparera de leur Dieu. Qui me communiquera le secret de cette inaltérable paix de l'âme ? Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

Tout cela avait remué profondément la conscience du geôlier ; mais voici qui achève de parler à son cœur. Comme nous l'avons déjà remarqué, au moment où il va se plonger l'épée dans le cœur, la voix de Paul l'arrête : « Ne te fais point de mal, nous sommes tous ici. » D'où peut venir à ce prisonnier cet étrange intérêt pour son gardien ? Celui-ci ne lui a fait que du mal ; il lui a infligé un traitement qui est une espèce de torture. Paul au contraire ne lui veut que du bien, il lui sauve la vie. La religion de Paul et de Silas leur apprend donc à aimer ceux qui les haïssent. Elle les porte à faire du bien, en toute occasion, à toute créature humaine quelle qu'elle soit. « Je n'ai jamais entendu parler d'une religion pareille, se dit le geôlier ; nos dieux sont vindicatifs et jaloux et leurs adorateurs ne valent pas mieux qu'eux. Et pourtant, je sens que s'il y a une divinité, elle doit être bonne ; que s'il y a une religion vraie, c'est celle qui détourne l'homme du mal et le porte au bien. O vous qui la connaissez, prenez pitié de mon ignorance, éclairez-moi de vos lumières, tendez la main à ma faiblesse. Dites-le moi : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

Si tous les chrétiens et en particulier tous les ministres de l'Évangile étaient des imitateurs de Paul et de Silas, les affaires du royaume de Dieu marcheraient plus vite et les conversions seraient moins rares. En particulier, dans un temps comme le nôtre, nous sommes appelés à rendre à la vérité et à la puissance de l'Évangile un témoignage précisément semblable à celui que rendirent les apôtres dans la prison de Philippes. Tandis que beaucoup de gens, ou mondains ou chrétiens de profession, se scandalisent des voies de Dieu, il faut que nous ne cessions pas de louer Dieu et de croire plus que jamais en son amour. Tandis que la terre tremble et que le monde entier est bouleversé, il faut que nous demeurions fermes comme voyant Celui qui est invisible, persuadés qu'Il reste le Maître de toutes choses et qu'Il les fera concourir au bien de ses enfants. Tandis qu'autour de nous, d'un bout du monde à l'autre, rétentissent des cris de haine, il faut que nous refusions de haïr, que nous maintenions dans toute sa pureté et dans toute sa hauteur la sainte loi de l'amour et que nous mettions à profit toute occasion qui nous est offerte de l'exercer envers tout être humain. Quand les chrétiens, ou même seulement une élite de chrétiens, prendront cette attitude et y persévèreront, la sainteté de leur conduite vengera l'Évangile des dédains et des calomnies de l'incrédulité, et des pécheurs tou-

jours plus nombreux viendront à eux avec cette question dans le cœur et sur les lèvres : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

## II

Des causes de la conversion du geôlier passons à ses résultats. Portons notre attention sur les effets de ce changement admirable. L'œuvre de Dieu dans l'homme ! Ce n'est pas ce qui remplit les annales de l'histoire, à l'exception de l'histoire sainte ; ce n'est pas ce qui retient l'attention des érudits ; ce n'est pas ce qui frappe l'imagination des masses. Mais c'est ce qui s'accomplit de plus grand sur la terre ; c'est la réalisation de la pensée et de la volonté de Dieu ; c'est le retour et la marche de la créature vers sa véritable destination ; c'est, dans le temps, la préparation et le commencement de l'éternité.

Le premier pas du pécheur qui nous occupe vers la conversion, un pas déjà décisif, ce fut cette question pleine d'émotion et étonnamment précise : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Nul ne se convertit, s'il n'a pas conscience de son état de perdition et s'il ne cherche pas à en sortir. Nul ne se convertit si cette aspira-

tion au salut ne devient pas sa passion dominante, le cri de son âme. Nul ne se convertit, s'il n'a pas assez d'humilité et de droiture pour consulter ceux qui l'ont précédé dans la foi, et écouter avec confiance leur témoignage et leurs conseils. C'est pour cela qu'aujourd'hui les conversions aussi sont relativement rares. Connaissez-vous beaucoup de personnes qui disent : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » — Que faut-il faire pour assurer le salut de la France assaillie et envahie ? » voilà la question qui est au premier plan, qui occupe tous les esprits et tous les cœurs. Je sens aussi vivement que qui que ce soit tout ce qu'elle a de légitime et de poignant. Mais elle ne doit pas se substituer à la question du salut spirituel et personnel. La question du salut politique et militaire se rapporte à notre situation sociale ; celle du salut spirituel concerne l'avenir de notre âme, qui a plus de prix qu'un monde. La question du salut politique et militaire a trait à nos relations avec les hommes ; celle du salut spirituel a trait à nos relations avec Dieu, qui sont ce qu'il y a d'essentiel et de fondamental en nous. La question du salut politique et militaire nous anime et nous irrite contre un certain nombre de nos semblables ; la question du salut spirituel nous humilie devant Dieu, notre Créateur et notre Père. Or, pour Jésus-Christ lui-même, l'humiliation a précédé le relèvement : comment en serait-il autrement pour un homme pécheur ?

Le second pas du nouveau converti vers le salut, ce fut l'acceptation par la foi du message évangélique. C'est là, d'après ce message même, le point décisif : « Crois au Seigneur Jésus-Christ et tu seras sauvé. » Ce qui nous étonne ici, c'est la promptitude avec laquelle le geôlier se rangea du parti de la foi. C'était pour lui la première occasion d'entendre l'Évangile. Comme nous lui ressemblons peu nous qui savons par cœur les plus belles et les plus décisives paroles du Nouveau Testament, qui avons entendu des centaines de prédications, et qui trouvons encore des prétextes pour ne pas croire ou ne croire qu'à demi ! C'est que le geôlier mettait toute son âme dans cette première et mémorable rencontre avec la vérité ; aussi a-t-il été au bénéfice de cette évidence lumineuse et intuitive qu'apporte souvent avec elle la première impression. Si nouveau que soit pour lui l'Évangile, l'Évangile le persuade et l'attire par sa merveilleuse correspondance avec les plus profonds besoins de son âme. Il a soif de certitude, et voici une parole qui vient du ciel. Il cherche Dieu, et voici le Dieu vivant, saint et miséricordieux se révélant à lui dans la personne d'un homme qui est sa parfaite image. Il réclame à grands cris le pardon, et voici ce pardon, un pardon qui efface d'un trait tout le passé, acquis par le sang du Fils, garanti par la parole et par l'œuvre du Père. Il ne lui faut rien moins qu'une

force divine qui le renouvelle, et cette force qui se déploie si admirablement en Paul et en Silas, pourquoi n'agirait-elle pas aussi en lui, alors que, par l'organe de ses serviteurs, le Sauveur lui-même vient à lui et lui tend la main? Donc, encore une fois, le geôlier est persuadé; il croit de toute son âme et pour toujours. Quelqu'un d'entre nous penserait-il avoir de bonnes raisons pour ne pas suivre son exemple? Pensez-vous ne pas avoir besoin d'être sauvé, ou voulez-vous renoncer à l'être? Attendez-vous un autre Sauveur et un autre Evangile? Ou pouvez-vous imaginer que Paul, Silas, le geôlier et leurs imitateurs, que ces chrétiens que vous avez personnellement connus et dont vous avez contemplé la vie sainte et la mort paisible ou triomphante, seront confus au dernier jour, pour s'être trop confiés en Jésus-Christ? N'est-il pas évident au contraire que c'est notre manque de foi qui nous paralyse et qui nous tue? « Nous croyons, Seigneur; subviens à notre incrédulité! »

Ayant cru en Jésus-Christ, le geôlier affirme et manifeste sans retard sa foi et sa conversion en recevant cette même nuit le baptême au nom de Jésus-Christ. N'ayant jamais été baptisé, c'est évidemment ce qu'il avait à faire; c'est ce que font sur nos stations missionnaires les païens qui se convertissent. J'évite absolument de rechercher si ceux qui ont été baptisés au nom de Jésus-



Christ dans leur enfance doivent réclamer un nouveau baptême, le baptême d'adulte, le baptême par immersion ; que chacun agisse selon sa conviction personnelle, après avoir consulté Dieu dans la prière et par l'étude de sa Parole. La leçon que je veux recueillir aujourd'hui de ce trait de notre récit, c'est qu'à la suite d'une conversion, il y a toujours ou presque toujours un acte extérieur à accomplir, une démarche positive à faire. Celle-ci varie selon les cas et les personnes. Ce peut être un témoignage rendu devant une assemblée ou une visite à un pasteur. Ce peut être une rupture formelle avec une façon d'agir, une habitude ancienne, qui n'a rien de choquant au point de vue du monde, mais que vous savez n'être point approuvée de Dieu. Ce peut être la réparation d'une faute, d'une médisance par exemple ou d'un préjudice fait à autrui dans quelque affaire d'intérêt. Ce peut être un pardon accordé ou demandé, la main tendue à une personne dont vous séparent d'anciens et pénibles dissentiments. Quoi qu'il en soit, retenons bien qu'il n'y a de paix possible avec Dieu, et par conséquent de conversion réelle, que sur le terrain d'une entière obéissance aux commandements de Dieu. Résister à une seule de ses volontés clairement connue de nous, c'est l'obliger à nous refuser ou à nous retirer sa grâce.

Une dernière preuve de la conversion, qui est commune à tous les fidèles et sur laquelle insiste avant tout la Parole de Dieu, c'est la pratique de la charité envers les hommes et tout d'abord envers nos frères en la foi. Le geôlier fait entrer Paul et Silas dans son logement particulier, les fait asseoir à sa table, leur prodigue ses soins et lave leurs plaies. Avec quelle tendre reconnaissance et quel profond amour, ne dut-il pas leur donner ces témoignages d'affection ! Comme il dut s'appliquer à réparer autant qu'il était en son pouvoir le mal qu'il leur avait fait ! Nous convertir, c'est passer de l'égoïsme à l'amour. C'est vivre désormais non plus pour nous-mêmes, mais pour Dieu et pour nos frères ; tout d'abord pour nos frères en la foi, puis pour le reste des hommes, qui sont appelés eux aussi à le devenir. Naturellement, chacun trouvera dans le sein de sa famille les premiers objets de ses affections renouvelées. Ce fut le cas du geôlier, et il eut le bonheur d'amener sa famille entière à partager sa foi et à recevoir avec lui le baptême. Quel exemple et quel encouragement pour nous ! Rien ne nous paraît plus naturel que le dernier trait du récit : « il se réjouit de ce qu'il avait cru en Dieu avec toute sa famille. » Cet homme qui, il y a quelques heures, était sur le point de se donner la mort, est maintenant le plus heureux des habitants de la ville de Philippes. Je ne sais si ses

chefs trouvèrent à redire à ce qu'il y avait eu d'incorrect et d'irrégulier dans les agissements de la nuit précédente. Qu'importait au géolier ? Même s'il avait perdu sa place, même s'il avait perdu le monde, il avait trouvé Dieu. Telle est la bénédiction qui accompagne une conversion véritable. Elle nous assure, elle entretient en nous, même en temps de guerre, un bonheur que ni la mort, ni la vie, ni les événements présents ou futurs, ni aucune puissance de la terre ou de l'enfer ne pourront nous ravir.

Amen.

Petit-Temple, 10 h. 1/2, 20 août 1916.